

LOUIS-DANIEL GODIN

Les père-mutations

La paternité en question chez Hervé Bouchard
et Michael Delisle



Les Presses de l'Université de Montréal

LES PÈRE-MUTATIONS

Placée sous la responsabilité du Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), la collection «Nouvelles études québécoises» accueille des ouvrages individuels ou collectifs qui témoignent des nouvelles voies de la recherche en études québécoises, principalement dans le domaine littéraire: définition ou élection de nouveaux projets, relecture de classiques, élaboration de perspectives critiques et théoriques nouvelles, questionnement des postulats historiographiques et réaménagement des frontières disciplinaires y cohabitent librement.

Directrice:

Martine-Emmanuelle Lapointe, Université de Montréal

Comité éditorial:

Marie-Andrée Bergeron, Université de Calgary

Daniel Laforest, Université de l'Alberta

Karim Larose, Université de Montréal

Jonathan Livernois, Université Laval

Nathalie Watteyne, Université de Sherbrooke

Comité scientifique:

Bernard Andrès, Université du Québec à Montréal

Patrick Coleman, University of California

Jean-Marie Klinkenberg, Université de Liège

Lucie Robert, Université du Québec à Montréal

Rainier Grutman, Université d'Ottawa

François Dumont, Université Laval

Rachel Killick, University of Leeds

Hans Jürgen Lüsebrinck, Universität des Saarlandes (Saarbrücken)

Michel Biron, Université McGill

NOUVELLES
ÉTUDES
QUÉBÉCOISES

LOUIS-DANIEL GODIN

LES PÈRE-MUTATIONS

La paternité en question chez
Hervé Bouchard et Michael Delisle

Les Presses de l'Université de Montréal

Mise en pages : Yolande Martel

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Titre: Les père-mutations: la paternité en question chez Hervé Bouchard et Michael Delisle / Louis-Daniel Godin-Ouimet.

Noms: Godin, Louis-Daniel, auteur.

Collections: Collection Nouvelles études québécoises.

Description: Mention de collection: Nouvelles études québécoises | Comprend des références bibliographiques.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20200096087 | Canadiana (livre numérique) 20200096095 | ISBN 9782760643697 | ISBN 9782760643703 (PDF) | ISBN 9782760643710 (EPUB)

Vedettes-matière: RVM: Bouchard, Hervé, 1963.—Critique et interprétation. | RVM: Delisle, Michael, 1959.—Critique et interprétation. | RVM: Paternité dans la littérature. | RVM: Psychanalyse et littérature.

Classification: LCC PS8199.5.Q8 G63 2021 | CDD C843/.6—dc23

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2021

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération des sciences humaines de concert avec le Prix d'auteurs pour l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de son soutien financier la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

SODEC
Québec

LISTE DES SIGLES

Hervé Bouchard

- A « Abrasifs » texte paru dans *Liberté* (2007)
- FA *Le faux pas de l'actrice dans sa traîne* (2016)
- M *Mailloux. Histoires de novembre et de juin* (2002)
- N *Numéro six* (2014)
- P *Parents et amis sont invités à y assister* (2006)
- PS *Le père Sauvage* (2016)

Michael Delisle

- AG *L'agrandissement* (1983)
- CS *Les changeurs de signes* (1987)
- CV *Chose vocale* (1990)
- D *Dée* (2002)
- DM *Le désarroi du matelot* (1998)
- DP *Drame privé* (1989)
- E *L'extase neutre* (1985)
- F *Fontainebleau* (1987)
- FP *Le feu de mon père* (2014)
- H *Helen avec un secret et autres nouvelles* (1995)
- LG *Long glissement* (1996)
- MA *Les mémoires artificielles* (1987)
- PB *Prière à blanc* (2009)
- PF *Le palais de la fatigue* (2017)
- RP « Le désarroi du matelot. Passages de la représentation à la présence » (1992)
- SF *Le sort de Fille* (2005)
- T *Tiroir n° 24* (2010)

INTRODUCTION

Hervé Bouchard et Michael Delisle sont deux auteurs majeurs de la littérature québécoise contemporaine. On a parfois présenté l'un comme l'instigateur d'un courant « néo-terroir¹ », et l'autre comme l'un des premiers écrivains à faire entrer la banlieue dans la littérature québécoise. Je n'aborderai pas dans le présent essai cette question du territoire, qui est celle avec laquelle les critiques ont appréhendé leurs œuvres jusqu'ici. Il semble qu'une autre question relie ces deux auteurs. Leurs œuvres, diamétralement opposées sur le plan du style, ont ceci en commun d'être des écritures du fils qui mettent la paternité en jeu d'une manière particulière. Il est permis de penser qu'aucun autre auteur de la littérature québécoise ne travaille cet enjeu avec une si grande insistance. Bouchard et Delisle ne cessent de convoquer le père; celui-ci est parfois au cœur du texte (sous la figure de l'absent, du mort, du fils), d'autres fois il en est l'adresse. Ces œuvres ne font pas de la paternité une barrière impossible à détruire ou à dépasser qui placerait les textes dans l'espace de l'immaturité, du babil ou de la plainte. Malgré ce que l'on pourrait déduire d'une lecture sommaire, les écritures de Bouchard et de Delisle ne présentent pas des pères « totems », c'est-à-dire des pères maintenus dans une toute-puissance ou une impuissance imaginaire. Ces pères ne font l'objet ni d'une admiration ou d'une terreur sans borne ni

1. Outre la « démontréalisation » de la littérature québécoise, Samuel Archibald reconnaît le « néo-terroir » à « la revitalisation d'une certaine forme de lyrisme tellurique » ainsi qu'à « un intérêt renouvelé pour l'oralité et la langue vernaculaire ». Samuel Archibald, « Le néo-terroir et moi », *Liberté*, vol. 53, n° 3, 2012, p. 16-26.

d'un rejet brutal. Les figures imposantes du « Grand chef montreur des choses » de *Numéro six* (2014) et du père « animal », « bête rabougrie »² du *Feu de mon père* (2014), par exemple, camouflent un travail d'élaboration poétique inédit que cet essai entend révéler.

Les œuvres de ce corpus interrogent, au sein même de leur poétique, ce qu'il en est de l'entrée du sujet dans le langage. En fait, les œuvres de Bouchard et Delisle se préoccupent de la conséquence tragique de ce franchissement qui est aussi une aliénation, celle du sujet à un ordre qui le dépasse. Ces œuvres s'intéressent à l'écart entre le sujet et l'Autre, écart structurellement engendré par le père (ou son tenant-lieu) et que la psychanalyse a repéré par le truchement d'une étude sur le totémisme. Cette interrogation poétique est ici comprise comme un travail sur la langue et dans la langue. Pour Bouchard et Delisle, mais aussi pour tout sujet, le père, structurellement, troue. Du lieu de l'enfance ou par l'intermédiaire du personnage enfant, leurs œuvres s'arrangent avec ce trou, créent, inventent une langue inédite pour lui donner forme. Il s'agit d'un travail que je place ici sous le signe de la père-mutation. Pour le dire autrement, ces œuvres travaillent le trou engendré par la fonction symbolique du père, depuis une écriture de l'enfance chez Bouchard ou encore en recouvrant ce trou d'un enfant chez Delisle. Cet essai conçoit ce travail de totémisation de l'écriture et de totémisation de l'enfant comme un processus de subjectivation – étant entendu que le sujet n'est pas celui qui produit le texte, mais celui qui est produit par le texte. La parole, avant d'être un moyen de communication, est la matière même dans laquelle un sujet se forme et se déforme, de laquelle il émerge, à laquelle il se plie, avec laquelle il s'arrange : la littérature témoigne de ce travail qui a le corps et le désir comme point de fuite, et la psychanalyse fournit un cadre théorique pour l'appréhender. C'est bien l'apport majeur de la psychanalyse aux études littéraires de nous amener à dégager une éthique de la lecture et de l'interprétation inspirée de l'écoute analytique, qui vise à reconnaître la primauté des signifiants sur la signification.

2. C'est ainsi que le narrateur présente son père alors qu'il est à son chevet : « L'homme pieux est une bête rabougrie, emmaillotée, intubée. Le collet orthopédique écrase la mâchoire et lui force une moue un peu comique. [...] Cet animal m'a donné la vie » (FP, 90).

Totémisme et père-mutations

La notion de totémisme et le sens que lui a donné la pensée psychanalytique seront au cœur de mon travail. Depuis le *Totem et tabou* (1913) de Sigmund Freud, elle a fait l'objet d'approfondissements et de remaniements théoriques jusqu'aux travaux récents de Gérard Pommier, en passant par ceux de Jacques Lacan, qui serviront de repères pour distinguer les versants réel, imaginaire et symbolique de la paternité travaillée par les textes. Ce cadre théorique permet de reconnaître ce qui, de la paternité, se manifeste dans les textes littéraires lorsque le personnage de père, lui, en est absent.

Dans *Le totémisme aujourd'hui* (1962), Claude Lévi-Strauss évoque la difficulté d'offrir une définition du totémisme, qui est selon lui une catégorie fabriquée par les ethnologues américains au tournant du XX^e siècle dans laquelle on a tendance à regrouper des phénomènes hétérogènes : « Le prétendu totémisme échappe à tout effort de définition dans l'absolu. Il consiste, tout au plus, dans une disposition contingente d'éléments non spécifiques³. » Lévi-Strauss propose tout de même une lecture structurale avec laquelle il en vient à définir quatre types de relations (entre nature et culture ; groupes et individus) qui rendent compte des phénomènes dits « totémiques ». Les chercheurs qui l'ont précédé se sont selon lui limités à deux de ces types, soit l'étude de cas où des individus distincts ou des groupes prétendent entretenir des liens avec une espèce animale ou végétale. C'est bien ce que l'on a l'habitude de regrouper sous l'appellation de totémisme : un clan ou une personne qui s'identifie à un animal (totem) et qui croit entretenir avec lui un certain lien filial.

La thèse de Freud avancée dans *Totem et tabou* se fonde sur les écrits de l'anthropologue James George Frazer⁴, qui a pour sa part associé le totémisme à « l'ignorance de la paternité physiologique⁵ » dans une conception évolutionniste de la société. Cela « offrait une pierre de touche qui permettait, au sein même de

3. Claude Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd'hui*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Mythes et religions », [1962] 2002, p. 11.

4. James George Frazer, *Totemism and Exogamy*, vol. 1, New York, Cosimo, [1910] 2009.

5. Claude Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 7.

la culture, d'isoler le sauvage et le civilisé⁶», écrit Lévi-Strauss. Néanmoins, Freud n'est pas anthropologue et l'hypothèse qu'il formule dans cet essai concerne moins l'Histoire que le psychisme⁷. Freud ne restitue pas un moment historique réel, il invente un mythe, « un mythe moderne, un mythe construit pour expliquer ce qui restait béant dans sa doctrine, à savoir – *Où est le père ?* », pour le dire avec Lacan. Ce dernier ajoute :

Il suffit de lire *Totem et tabou* avec simplement l'œil ouvert pour s'apercevoir que si ce n'est pas ce que je vous dis, c'est-à-dire un mythe, c'est absolument absurde. *Totem et tabou* est fait pour nous dire que, pour qu'il subsiste des pères, il faut que le vrai père, le seul père, le père unique, soit avant l'entrée dans l'histoire, et que ce soit le père mort. Bien plus – que ce soit le père tué. Et vraiment, comment cela serait-il même pensé en dehors de la valeur mythique ? [...] L'essence du drame majeur que Freud introduit repose sur une notion strictement mythique, en tant qu'elle est la catégorisation même d'une forme de l'impossible, voire de l'impensable, à savoir l'éternisation d'un seul père à l'origine, dont les caractéristiques sont qu'il aura été tué. Et pourquoi, sinon pour le conserver ? Je vous fais remarquer en passant qu'en français, et dans quelques autres langues, dont l'allemand, *tuere* vient du latin *tutare* qui veut dire *conserver*⁸.

Cette question sera abordée en profondeur au deuxième chapitre. Mentionnons tout de même que ce mythe est celui d'un *premier* père tout-puissant, le père de la horde primitive, qui aurait joui de toutes les femmes de son clan avant d'être tué par ses fils et mangé par eux lors d'un repas totémique. Freud postule que les fils de cette tribu, en proie à la culpabilité, auraient renié leur acte et que les tabous du meurtre et de l'inceste se seraient ainsi institués. La loi du père devenait symbolique et son pouvoir était déplacé sur un totem, une espèce animale ou végétale qui devenait le nom du clan et établissait les paramètres de l'exogamie : c'est le début du patriarcat et de la culture qui sont postulés dans cet événement mythique. Une fois le père mort, son pouvoir est encore plus grand, car la barrière qui empêche les fils d'accéder à la jouissance est

6. *Ibid.*

7. Avant d'être réunis dans un ouvrage, les quatre chapitres de *Totem et tabou* ont d'ailleurs été publiés dans la revue *Imago*, qui constituait le lieu de réflexions psychanalytiques sur les arts et la culture.

8. Jacques Lacan, *Le séminaire*, t. IV : *La relation d'objet (1956-1957)*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1994, p. 210-211.

intégrée à titre de loi symbolique et non de contrainte « réelle » ; Freud conçoit ainsi la naissance des religions monothéistes où un Dieu mort depuis toujours exerce son pouvoir sur ses fidèles. Ce mythe du père de la horde, pour le dire avec Alain Vanier, a pour « fonction de marquer l'écart entre le désir et la jouissance, de situer une jouissance pure, absolue, comme perdue⁹ ». Or, ce mythe a été lu, relu et reconçu par une foule de penseurs issus du champ de la psychanalyse afin de restituer le caractère original de la proposition de Freud qu'oblitéraient les débats sur sa portée anthropologique ou phylogénétique¹⁰. On aura à juste titre signalé que cette loi symbolique qui s'institue à la mort du père de la horde permet moins de penser le passage du « sauvage » au civilisé que le passage de *l'infans* au parlêtre¹¹, pour reprendre un terme de Lacan. Lévi-Strauss lui-même reconnaissait l'intérêt du mythe en question :

Freud rend compte, avec succès, non du début de la civilisation mais de son présent ; et, parti à la recherche de l'origine d'une prohibition, il réussit à expliquer, non, certes, pourquoi l'inceste est consciemment condamné, mais comment il se fait qu'il soit inconsciemment désiré. [...] [L]e meurtre du père et le repentir des fils ne correspondent, sans doute, à aucun fait, ou ensemble de faits occupant dans l'histoire une place donnée. Mais ils traduisent peut-être, sous une forme symbolique, un rêve à la fois durable et ancien¹².

9. Alain Vanier, « *Totem et tabou* : un mythe clinique », *Research in Psychoanalysis*, n° 21, 2016, p. 52.

10. « La phylogenèse en psychanalyse convoque un héritage archaïque et universel des expériences de l'humanité qui se transmettrait comme une prédisposition innée. Il s'agit d'un fond impersonnel et invariant "d'éléments psychiques non vécus mais innés, d'origine phylogénétique... en relation avec l'expérience de vie des générations antérieures" qui prédétermine l'inscription du sujet dans un travail de culture, individuel et collectif. » Denis Hirsch, « Le père en psychanalyse. Entre ontogenèse et phylogenèse, entre biologie et culture », *Revue française de psychanalyse*, vol. 77, 2013, p. 1471. La citation provient de Sigmund Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, traduit de l'allemand par Janine Altounian, Pierre Cotet, Pascale Haller, Christophe Jouanlanne, René Lainé et Alain Rauzy, Paris, Presses universitaires de France, [1939] 2010, p. 195.

11. Il s'agit là d'un terme que Lacan emploie à plusieurs reprises, mais qui figure pour la première fois dans son enseignement en 1979, un an avant sa mort, dans son texte « Joyce, le symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 2001, p. 565-570.

12. Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté. Extraits*, Paris, Flammarion/Le Monde, coll. « Les livres qui ont changé le monde », 2010, p. 121.

L'œuvre de Freud nous offre elle-même les outils de cette relecture. À cet égard, Samuel Lepastier met en rapport deux phrases clés, l'une tirée de *Totem et tabou*, et l'autre, des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* (1936), qui marquent l'évolution de la pensée de Freud à l'endroit du meurtre du père. La première – « Au commencement était l'acte » – est tirée du *Faust* (1808) de Goethe et clôt *Totem et tabou* en situant le parricide comme un événement historique premier. La seconde – « *Wo Es war, soll Ich werden* », traduite notamment par « Là où était du Ça, du Moi doit advenir » – s'intéresse à l'historicité de la constitution de l'inconscient en chacun.

Si des objections sont régulièrement soulevées contre les conclusions de *Totem et tabou*, c'est sans doute parce que la démonstration de Freud repose, au moins partiellement, sur une aporie. Même s'il est vrai qu'« Au commencement était l'acte », expliquer l'origine du complexe d'Œdipe par le meurtre primitif n'échappe pas totalement au risque de circularité car l'acte parricide suppose l'existence de souhaits de mort préalables. C'est pourquoi, la mise en place de la deuxième topique a permis le retour vers cette question pour lui trouver une issue plus satisfaisante. La formule « Là où était du Ça, du Moi doit advenir » contient passé, présent et avenir. Dans cette perspective, l'Histoire n'est pas seulement celle des seuls événements politiques, des faits économiques et sociaux ou des mentalités au sens de l'école des Annales, elle inclut celle de l'inconscient¹³.

La question du totémisme permet ainsi de circonscrire un moment de passage subjectif qui est ce temps où le sujet s'aliène au langage; moment de passage tragique et pourtant nécessaire pour qu'il y ait du lien à l'autre, du désir et de l'écriture.

Le père remplit une fonction déterminante dans le devenir psychique de l'enfant, mais il y a des sujets qui se constituent en l'absence de père. C'est donc que le père remplit une fonction qui le déborde, et que cette fonction peut très bien agir sans *un homme* pour l'incarner. Cette fonction, les œuvres analysées ici en témoignent, est complexe et multiforme. Elles mettent en évidence le fait que le langage est lui-même une loi qui aliène tout sujet au cours de son histoire et fonde l'impossibilité d'une fusion entre le monde et lui. Les textes de Bouchard et de Delisle ont l'intuition

13. Samuel Lepastier, « Le parricide entre la structure et l'histoire », *Revue française de psychanalyse*, vol. 77, 2013, p. 1594.

que ce qui fait le sujet, c'est un écart, un vide au fondement même de la parole. « L'altérité est dans la langue¹⁴ », écrit le psychanalyste Jean-Pierre Lebrun pour souligner que s'assujettir au langage, c'est déjà accepter qu'il y a du tiers entre le monde et soi et que nous sommes incomplets du seul fait de devoir en passer par le détour du langage pour accéder à l'autre et trouver satisfaction. Consentir à cet ordre est la condition du désir et de l'élan vers l'autre. Le sujet s'institue comme manquant du fait de parler, car il ne retrouvera jamais cette expérience préhistorique de comblement avec l'Autre où ses besoins étaient satisfaits sans qu'il ait à prendre la parole. On conçoit bien que cette loi symbolique, lorsqu'elle s'institue dans le cadre de la famille traditionnelle, n'est pas sans avoir ses points d'attache avec le père « de la réalité » qui, de sa place, empêche l'*infans* de jouir sans entraves du corps maternel. L'aliénation nécessaire et incontournable à l'ordre symbolique, qui est l'ordre du langage, se double ainsi d'une aliénation à la structure familiale où se joue la passation de cette loi, ce qui n'est pas sans effet dans l'imaginaire du sujet et dans l'imaginaire collectif. Tout enfant est un jour extrait d'une fusion imaginaire qui l'unit au corps parental; il se détache progressivement de ce premier corps lorsqu'il comprend qu'il y a de l'autre; que le parent désire ailleurs: ce drame inaugural lui permet de passer du statut d'objet à celui de sujet, de se concevoir comme un tout unifié, de prendre le contrôle de son corps et d'assumer le langage, le « je » comme socle de la parole et de l'identité. « Si je parlais pas, probablement que je cicatriserais » (P, 47), dit la mère chez Bouchard: la parole étant ce qui maintient ouverte une plaie qui ne doit pas se refermer, car le sujet ne deviendrait qu'une masse de chair souveraine, mais inerte. Ce qui vient fendre le sujet, lui permettre d'entrer dans le langage, c'est un peu cela, « la fonction du père », que l'on peut aussi appeler la fonction « symbolique »: c'est ce qui, dans le réel ou dans le discours, est venu présenter l'altérité pour l'enfant. Les écrivains savent bien qu'accéder au langage, c'est aussi se soumettre à un code que l'on n'a pas inventé soi-même et dont la transmission se joue dans le cadre familial et social, avec ce que cela comporte d'histoires, de poids et de conflits. Parler en son

14. Jean-Pierre Lebrun et Nicole Malinconi, *L'altérité est dans la langue. Psychanalyse et écriture*, Toulouse, Érès, coll. « Humus », 2015.

nom implique à la fois souveraineté et dette envers le langage, et la littérature, parce qu'elle est une adresse à l'autre, qu'elle travaille la langue, est immédiatement concernée par ces conflits, qu'elle relance en creux dans les histoires qu'elle raconte.

Passer au rang de père, ou pas...

On s'est parfois montré affolé devant l'absence de pères « forts » dans l'imaginaire social québécois. Ce manque, nous dit-on, confinerait le peuple et sa littérature dans l'espace de l'immatrité, de l'imparfait et de l'imperfection. Dans son ouvrage *Passer au rang de père. Identité sociohistorique et littéraire au Québec*¹⁵ (2002), François Ouellet – qui, nous le verrons plus loin, s'est penché sur l'œuvre d'Hervé Bouchard en ces termes – s'est longuement intéressé à la question du père dans la littérature québécoise, dans une perspective psychanalytique et sociohistorique. Cela dit, ses recherches ne parviennent pas, à mon avis, à penser la paternité au-delà de ses représentations. Selon Ouellet, la littérature québécoise est écrite du point de vue du fils et « marque une volonté sans cesse brisée d'accéder à la paternité symbolique¹⁶ ». On peut lire, dans son ouvrage, à propos de plusieurs romans du début du xx^e siècle, que « si les pères de famille des romans [y] sont alcooliques, incapables d'endosser leur profil ou leur profit symbolique, c'est simplement parce qu'ils sont avant tout eux-mêmes des fils qui ploient sous le joug du signifiant paternel, incapables de devenir père¹⁷ ». Le premier chapitre de l'ouvrage d'Ouellet introduit la question du père et de sa fonction symbolique, telle que l'envisage la psychanalyse, en retraçant son inscription dans la théorie freudienne et la relecture qu'en offre Lacan. La suite de l'étude propose une « application » de la théorie qui s'éloigne toutefois de mon projet. Postulant une adéquation entre l'inconscient individuel et le fonctionnement d'une collectivité, cherchant à éclairer la réalité à partir des représentations, Ouellet affirme en quelque sorte que le Québec a raté son Œdipe, qu'il est coincé au rang de *fils*, ce dont la

15. François Ouellet, *Passer au rang de père. Identité sociohistorique et littéraire au Québec*, Montréal, Éditions Nota bene, [2002] 2014.

16. *Ibid.*, p. 10.

17. *Ibid.*, p. 27.

littérature québécoise témoignerait. Pour le dire avec Olivier Clain, « on est en droit d'interpréter les récits littéraires d'une collectivité *comme si* ils relevaient d'une seule *psyché* mais on est renvoyé aux limites d'une telle position à chaque fois qu'on veut traiter d'un auteur ou d'une œuvre en particulier¹⁸ ». Selon Ouellet, la posture du fils est celle d'une impasse, un symptôme qu'il faudrait traiter sur le plan politique; une place ou un moment que l'on peut (et que l'on doit) traverser ou renverser. Accéder collectivement à la paternité symbolique mènerait – il faut le déduire – à l'émergence de représentations paternelles fortes dans notre paysage romanesque ainsi qu'à l'indépendance du Québec. La paternité « symbolique » est ainsi assimilée aux représentations de pères. Il est étonnant que l'auteur se réclame de la théorie psychanalytique lacanienne pour déplorer un déclin social du père, alors que l'enseignement de Lacan a justement pensé la fonction du père à l'extérieur de la perspective familialiste. Dans son mémoire de maîtrise, Olivier Masson montre habilement comment Lacan, dès 1953 – date de son « retour à Freud » –, influencé par l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss, cesse de s'intéresser à « la dégradation des conditions sociales de l'œdipisme¹⁹ » : « En distinguant la fonction symbolique du père de la personne qui en chausse le signifiant, Lacan explique que si le père est en carence aujourd'hui, ce n'est pas parce que, dans la modernité, il aurait été dépossédé de son caractère sacré, mais parce que "le père [réel] est toujours, par quelque côté, un père discordant par rapport à sa fonction"²⁰. » Si l'étude d'Ouellet ne nie jamais la richesse des écritures convoquées sur le plan poétique, elle sous-entend que de l'enfance, *il faudrait sortir*. De plus, Lori Saint-Martin remarque à juste titre le problème que présente le projet de tirer des conclusions sur l'ensemble de la littérature québécoise à partir de la seule posture du fils : « Or, si ces lectures ont une cohérence interne certaine, elles passent sous silence la

18. Olivier Clain, « Ouvrage recensé : François Ouellet, *Passer au rang de père. Identité sociohistorique et littéraire au Québec*, Québec, Éditions Nota bene, 2002, 155 p. », *Recherches sociographiques*, vol. 44, n° 3, septembre-décembre 2003, p. 560. Italique dans le texte.

19. Olivier Masson, « (Au)tour du père : le caractère religieux du père dans la théorie psychanalytique lacanienne », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département de sciences des religions, Montréal, 2013, p. 33.

20. *Ibid.*, p. 14. L'auteur cite Jacques Lacan, « Le mythe individuel du névrosé, ou Poésie et vérité dans la névrose », *Ornicar ?*, n°s 17-18, 1978, p. 305.

moitié de la population²¹. » En ce sens, le présent ouvrage n'entend pas proposer une telle universalisation : on peut supposer que le rapport du père à la fille, notamment, présente certains traits dont les œuvres étudiées ici ne permettent pas de rendre compte. Ces dernières sont signées par des auteurs masculins, des fils, et c'est la spécificité du rapport au père qui se déploie dans ces œuvres qui fera l'objet de mes analyses.

On ne peut plus comme autrefois se tourner vers la seule et simple référence à l'Œdipe pour saisir ce qui fait exister l'altérité pour un sujet, et Lacan disait déjà aux psychanalystes qu'il faut être attentif à la constellation familiale telle qu'elle s'organise dans le discours même du sujet, dans ses mots à lui, pour reconnaître la configuration de son désir. Dans la triangulation familiale traditionnelle, qui est d'ailleurs celle représentée d'un bout à l'autre des œuvres de Bouchard et de Delisle, un père est bien souvent appelé à remplir cette fonction de tiers « subjectivant », mais le sujet qui interroge sa place dans le monde et son entrée dans le langage se heurte toujours à l'insuffisance de ce père-là pour expliquer sa venue au langage et résoudre la question de son être. Car ce qui m'a fait sujet, ce qui m'a fait parlant, a beau trouver des points d'attache dans le père de la réalité familiale, ce dernier est lui aussi soumis à un ordre symbolique qui le dépasse et dont il n'est pas l'instigateur.

On connaît la réponse des religions monothéistes à ce grand paradoxe : le Père avec un grand « P », celui qui crée le Verbe, est déplacé aux cieux, dans un ailleurs inaccessible au vivant. La structure le dispense de répondre à ses fidèles et l'ordre symbolique peut ainsi tenir. Il y a bien Moïse qui dans le récit biblique du buisson ardent se trouve face à face avec ce père-là, le père du langage, le seul à être parlant sans avoir jamais eu personne au-dessus de lui pour le nommer et lui transmettre une langue. Il s'agit de Dieu, bien sûr, qui répond « Je suis celui qui suis » lorsque Moïse lui demande son nom. Autrement dit : « Je n'ai pas de nom, je suis le nom. » Cette scène, en tant qu'elle fictionnalise la rencontre impossible du sujet avec le père du symbolique, est parfois

21. Lori Saint-Martin, *Au-delà du nom. La question du père dans la littérature québécoise actuelle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Nouvelles études québécoises », 2010, p. 62.

convoquée chez Bouchard et je la convoque à mon tour dans cet essai pour expliquer ce qu'il en est du désir millénaire, exprimé chez Delisle, de rencontrer le père en tant que père du langage.

La première partie du présent essai, essentiellement consacrée à l'œuvre d'Hervé Bouchard, propose une étude du mythe du père de la horde évoqué plus haut. Le totem, c'est le père mort; le père mort en tant qu'il est autre chose qu'un corps, soit un symbole et un nom. Étudier la notion de totem dans la pensée psychanalytique consiste ici à retracer la manière dont Freud a tenté, à partir d'une hypothèse anthropologique, de penser le « premier temps » de la symbolisation. Ce premier temps que Freud postule comme historique est surtout un premier temps « subjectif » que chaque enfant expérimente et que l'écriture littéraire rejoue. Par le truchement d'une étude sur les phobies infantiles, Lacan, relisant l'œuvre de Freud avec les registres que sont le réel, l'imaginaire et le symbolique, distingue la paternité de la « fonction paternelle » : cette distinction paraît essentielle afin d'analyser la manière dont les œuvres littéraires interrogent la paternité au-delà des figures de père. L'œuvre de Bouchard est marquée par un désir de déclarer le leurre supposé de la loi symbolique, désir qui se manifeste dans une entreprise de totémisation de l'écriture dont je dégage la logique. L'œuvre de Bouchard s'intéresse particulièrement à la mort du père et à ce qu'elle occasionne tant dans la constitution du sujet que dans la constellation familiale, du point de vue du sujet-fils. Ce « drame » est en effet à la fois la mort du père Beaumont dans *Parents et amis sont invités à y assister* (2006) et le moment subjectif de prise en charge en soi-même de l'ordre symbolique que la psychanalyse désigne comme un « parricide ». Cette mort n'entraîne pas chez lui la totémisation du père, mais plutôt une écriture qui se consacre à faire l'architecture du trou que cette mort engendre. C'est en tant qu'elle totémise la mère, un fils et l'écriture que l'œuvre de Bouchard opère un travail de père-mutations.

La deuxième partie de l'essai aborde quant à elle la question du mythe telle que l'a pensée Lacan à la suite de Lévi-Strauss, soit comme une réponse du sujet à la question de son inscription dans une histoire qui le précède. Entre le père de la constellation familiale et le père symbolique, il n'y a pour tout sujet aucune fusion, seulement des points d'attache; le mythe s'inscrit dans cet

écart pour donner un sens à l'inadéquation. L'œuvre de Delisle, qui se déploie sur près d'une quarantaine d'années au fil de romans, récits, recueils de nouvelles et de poésie, offre un terrain privilégié pour analyser dans le temps de sa construction un tel mythe. Ainsi, je privilégie une lecture qui impose de lire les figures de père et de fils dans un réseau de signifiants qui ne renvoient pas hors de l'œuvre à une mythologie collective, mais qui renvoient dans l'œuvre à une mythologie individuelle. Chez Delisle, l'impuissance du fils est dépassée par un regard qui rend compte de l'histoire et du désir du père. Dans une tentative toujours réitérée d'atteindre le père, l'écriture de Delisle le fait passer au statut de fils. C'est là une père-mutation dont j'analyse le mouvement dans l'ensemble de l'œuvre, lequel débouche sur l'invention d'un enfant totem : création poétique d'un enfant à partir des signifiants de la menace paternelle. Ce parcours permet donc de dégager pour chaque auteur un ressort poétique inédit : les pères se trouvent disséminés dans l'écriture et chaque fragment fait l'objet d'un travail d'élaboration poétique que la psychanalyse permet de recueillir et de reconnaître.

Dans ce livre, le générique masculin est considéré comme un neutre et inclut le féminin sans discrimination (NdÉ).

PREMIÈRE PARTIE

Hervé Bouchard :
la totémisation de l'écriture

CHAPITRE 1

Au premier temps de la symbolisation

On dit avec raison que la langue de Bouchard constitue le personnage principal de ses œuvres¹. Stéphane Inkel en cerne les caractéristiques les plus remarquables dans son ouvrage *Le paradoxe de l'écrivain* (2008) : une syntaxe marquée par l'oralité, l'utilisation du nombre comme vecteur d'identité, la récurrence « outrancière » du verbe « être », etc.² Le souffle qui en découle peut rappeler une parole d'enfant, une parole désorganisée, assumée pourtant par toutes les voix narratives bouchardiennes (enfant, père, mère). Comme le note Daniel Canty, les critiques voient dans ce style l'ombre de Réjean Ducharme : « L'écriture de Bouchard, comme chaque fois qu'un Québécois fait dans la comédie rude et le jeu de mots, force encore une fois la comparaison à l'oncle Ducharme, monstre sacré et sans visage³. » En raison du caractère parfois comique de son écriture, d'une part, et de la prédominance des narrateurs et des personnages enfants, d'autre part, Bouchard se voit fréquemment comparé à cet illustre prédécesseur⁴. Je

1. Caroline Montpetit, « Hervé Bouchard, lauréat du Grand Prix du livre de Montréal », *Le Devoir*, 14 novembre 2006, p. B8.

2. Stéphane Inkel, *Le paradoxe de l'écrivain*, Saguenay, La Peuplade, 2008, p. 42-50.

3. Daniel Canty, « Le livre de boue et la robe de bois », *Liberté*, vol. 49, n° 3, 2007, p. 67.

4. En attribuant le Grand Prix du livre de Montréal à Bouchard, par exemple, Robert Lalonde, qui siégeait au jury, comparait le mélange de « langue parlée et [d'une] écriture forgée solide » à celle de Réjean Ducharme. Caroline Montpetit, « Hervé Bouchard, lauréat du Grand Prix du livre de Montréal », *op. cit.*, p. B8.

crois que la proximité de ces deux auteurs excède ces similarités esthétiques et formelles ; leur langue contient un savoir sur le désir en tant que survie de l'infantile. La filiation mérite donc d'être mentionnée. Cela n'empêche pas Bouchard de proposer une œuvre et un style inédits, « on ne le mesurera pas à [l']aune [de l'œuvre de Ducharme] comme tant d'autres (Sylvain Trudel, Gaétan Soucy, Marie Auger, etc.) puisqu'il s'affranchit lui-même, et nous avec lui, de cette filiation canonique par la singularité de *sa voix* à mille lieues de toute imitation⁵ ».

La régression comme savoir-faire

Les critiques saluent le traitement que fait Bouchard de l'enfance. Dans un article publié dans *Le Devoir* en 2014, Christian Desmeules se pose la question de savoir si l'on peut « échapper à l'éternel retour du narrateur enfant dans notre littérature⁶ » – pourquoi le faudrait-il, se demande-t-on ? Le chroniqueur compare Bouchard à ses contemporains et à ses prédécesseurs afin de souligner que ses personnages ne se « complaisent » pas (comme certains émules de Ducharme) dans le monde de l'enfance : « Mais tous les narrateurs enfants, par bonheur, ne sont pas de cette même eau tiède. *A contrario*, le *Mailloux* (Le Quartanier) d'Hervé Bouchard est dans une catégorie à part⁷. » Le narrateur enfant de la littérature québécoise, poursuit-il, serait le produit d'un échec collectif : « La poursuite effrénée de l'individualisme des années 1980, décennie amorcée de manière sombre – aux yeux de plusieurs – par la défaite du Oui au référendum sur la souveraineté de mai 1980, est venue souffler sur les braises de ce qui ressemble chez nous à *un courant littéraire inconscient*⁸. » C'est encore aujourd'hui avec cette idée tenace, ce lieu commun, que l'on présente une narration comme celle que Bouchard emploie dans *Mailloux* (2002) : une forme avec laquelle (ou dans laquelle) s'exprimerait une immaturité nationale.

5. Stéphane Inkel, *Le paradoxe de l'écrivain*, op. cit., p. 14.

6. Christian Desmeules, « L'enfance de l'âme », *Le Devoir*, 6 septembre 2014, p. F1.

7. Le propos de Desmeules est plutôt hésitant et il est difficile de savoir s'il inclut les narrateurs ducharmiens dans cette « eau tiède » ou seulement leurs avatars – et lesquels.

8. *Ibid.* Je souligne.

J'entends ici éviter cette impasse dont l'expression traverse plusieurs discours : études, analyses, fictions et chroniques littéraires⁹.

Les travaux de Stéphane Inkel et ceux de François Ouellet portant spécifiquement sur *Parents et amis sont invités à y assister* d'Hervé Bouchard – tous inspirés de la théorie psychanalytique – entrent en conflit précisément au moment où il s'agit de déterminer qui du texte, du personnage ou de la société « refuse » la paternité symbolique. J'exposerai ici certains détails de ce « conflit » dans le but d'établir l'originalité de ma proposition théorique.

On aura souvent remarqué que la mort du père, qui ouvre *Parents et amis sont invités à y assister*, est centrale et détermine toute l'action du roman. Ouellet déclare : « *Ce que le texte dit, c'est fondamentalement une chose : il n'y a plus de père, et parce qu'il n'y a plus de père, les fils n'ont pas d'avenir*¹⁰. » Cette conclusion s'appuie sur un ensemble d'éléments du texte sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir, mais dont je peux extraire pour le moment cette réplique emblématique de l'orphelin de père numéro deux : « Mon père est mort. On ne saura jamais parler aux hommes. On ne passera jamais l'âge des boutons. On ne mangera jamais à l'heure. J'ai faim, je vais vomir, je vais mouiller mon pantalon » (P, 19). Y a-t-il carence paternelle dans *Parents et amis*, ou bien refus de la paternité symbolique ? C'est la question qui sépare les deux chercheurs. Ouellet contredit Inkel, selon qui *Parents et amis*, par le truchement de la scène du suicide de l'orphelin numéro six (qui retrouve son père dans la mort), exprimerait une « volonté réitérée de rompre le fil de la continuité » ; « un refus de la transmission »¹¹.

9. J'effectue ce parcours métacritique dans l'introduction de ma thèse de doctorat : Louis-Daniel Godin-Ouimet, « L'enfant "totem" d'une communauté interprétative », « Les père-mutations du sujet : écriture totémique et enfant totem (Hervé Bouchard et Michael Delisle) », thèse de doctorat, Montréal, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2018, f. 1-42.

10. François Ouellet, « Filiation et discours religieux dans le roman québécois contemporain. À propos de *Parents et amis sont invités à y assister* d'Hervé Bouchard », dans Zuzana Malinová (dir.), *Cartographie du roman québécois contemporain*, Presov, Département de langue et de littérature française de l'Institut de philologie classique de la Faculté des lettres de l'Université de Presov, 2010, p. 205. Je souligne.

11. Stéphane Inkel, *Le paradoxe de l'écrivain*, op. cit., p. 61. Cité dans François Ouellet, « Filiation et discours religieux dans le roman québécois contemporain. À propos de *Parents et amis sont invités à y assister* d'Hervé Bouchard », op. cit., p. 210-211.

Selon Ouellet, « il s'agit d'un faux paradoxe, car la question, par rapport au texte, est mal formulée. C'est qu'il n'y a pas, dans *Parents et amis*, de "volonté de rompre" la filiation, mais une *incapacité* des fils à la faire signifier. Il n'y a pas de "refus de la transmission", mais une *impuissance* à la faire advenir¹² ». Je me range pour ma part du côté d'Inkel et considère que c'est la question d'Ouellet qui est mal posée. Le différend réside précisément en ceci qu'Inkel désigne un refus *du texte*, alors qu'Ouellet désigne une impuissance *des personnages* (les fils), qui, pour lui, devient *ce que le texte dit*¹³. Cette manière de percevoir dans le sort des personnages le propos du texte n'est pas anecdotique dans la réflexion d'Ouellet. Il insiste : « [L]a filiation est travaillée par la volonté des fils de devenir des hommes [...]. Sauf que cette représentation signifiante, *le texte ne parvient pas à l'édifier* [...], sinon à en exprimer le ratage (mais non pas le refus). La volonté des fils, leur inscription dans la vie, se heurte à un arrêt du temps¹⁴. » Si le texte *dépeint* des personnages enfants effectivement « impuissants » à devenir des hommes et des pères, je refuse la thèse selon laquelle le texte manifeste un quelconque « ratage ». Au contraire, il semble que la mort du père représentée constitue un chaînon dans l'entreprise bouchardienne de *totémisation* de l'écriture, qui n'est pas une impuissance à signifier, mais un savoir-faire. Il est essentiel de renverser la formule et ainsi de reconnaître, dans un sens positif, le travail de l'écriture poétique, qui ne doit pas être désigné comme « en défaut » lorsqu'il ne correspond pas à un usage normatif de la langue – ce n'est pas sa vocation. Où se situe la *carence* paternelle « du texte » si le sort réservé à la paternité est l'un des ressorts d'un travail inédit sur la langue ? Il me paraît insuffisant de reconnaître une « qualité littéraire exceptionnelle¹⁵ » à l'œuvre si l'analyse ignore le matériau, la texture énonciative. Ouellet en arrive à cette conclusion : « La grande question, celle que pose le roman moderne, c'est *ce dont sont capables ou non les fils à partir de la mort du père*. Or, il

12. *Ibid.*, p. 211.

13. Et, par extension, cet échec devient *ce que la littérature québécoise dit des Québécois*. Les travaux de François Ouellet, à commencer par son ouvrage *Passer au rang de père*, cherchent à établir « l'échec de la métaphore paternelle » comme le prisme à travers lequel penser la littérature québécoise.

14. *Ibid.*, p. 211. Je souligne.

15. *Ibid.*, p. 216.

semble assez clair que l'échec des fils à devenir des pères est l'une des marques distinctives du roman québécois¹⁶. » Et s'il s'agissait davantage de relever *ce qu'est capable d'ériger l'écriture littéraire à partir de la mort du père*? Comment les écritures de la mort du père permettent-elles de penser le rapport du sujet au langage dans une perspective inédite, qui n'est pas celle des cas cliniques que la littérature scientifique donne à lire? Le travail qui consiste à étudier les père-mutations que fabriquent les œuvres vise justement à répondre à cette question.

Pour Ouellet, l'impuissance des fils à devenir des hommes – qui s'exprime chez Bouchard par la parodie du texte biblique, par exemple – va de pair avec « une faillite des liens de filiation [et] la mise en échec radicale de la métaphore paternelle qui caractérise la société québécoise actuelle¹⁷ ». L'échec de la métaphore paternelle, si l'on se réfère à la théorie lacanienne dont Ouellet se revendique par ailleurs, n'est rien de moins que le point de départ de la psychose. L'expression « métaphore paternelle » désigne un moment précis de l'entrée dans l'ordre symbolique qui détermine la structure psychique du sujet, mais dont Ouellet fait un usage extensif¹⁸. Lacan postule l'existence de signifiants premiers (S₁) qui précèdent le sujet et qu'il désigne par le syntagme « Ça parle de lui¹⁹ ». Ce qui parle *de lui*, du sujet, c'est l'Autre parental avant

16. *Ibid.*, p. 216. Italique dans le texte.

17. *Ibid.*, p. 202-203.

18. Ouellet définit la métaphore paternelle ainsi: « [L]e mot filiation reste trop général; il faut lui préférer la notion de *métaphore paternelle*, qui désigne expressément l'ordre symbolique duquel participent les bouleversements qui affectent les rapports de filiation dans la société. Si cette notion est inspirée par la psychanalyse lacanienne, elle est néanmoins fondée de manière parfaitement autonome par le texte littéraire, car, par rapport à la signification et à l'interprétation, les enjeux narratifs et les valeurs discursives et symboliques du texte se trouvent institués par la notion de métaphore paternelle. La métaphore paternelle expose un cadre symbolique et une visée imaginaire à l'intérieur desquels la filiation peut et doit être pensée. Ce que *signifie* la métaphore paternelle pour le sujet, c'est la place qui est la sienne dans la filiation; alors que la filiation est vue comme un cadre, la métaphore paternelle indique la manière dont il doit s'y insérer. » *Ibid.*, p. 204. Italique dans le texte.

19. « Le sujet donc, on ne lui parle pas. *Ça parle de lui*, et c'est là qu'il s'appréhende, et ce d'autant plus forcément qu'avant que du seul fait que ça s'adresse à lui, il disparaisse comme sujet sous le signifiant qu'il devient, il n'était absolument rien. Mais ce rien se soutient de son avènement, maintenant produit par l'appel fait dans l'Autre au deuxième signifiant. » Jacques Lacan, « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1966, p. 835.

sa naissance. Pour que le sujet entre dans le langage, il faut qu'il y ait un second signifiant (S₂) qui vienne symboliser le manque dans l'Autre – ce que Lacan désigne comme les signifiants du Nom-du-Père, ou la métaphore paternelle. Il s'agit d'une « métaphore » en ceci que cette présence indispensable du « père » qui signifie à l'enfant que la mère est manquante de quelque chose qui n'est pas lui (c'est-à-dire qui n'est pas l'enfant) se manifeste *dans le discours*. Ce n'est pas seulement le père géniteur qui permet au sujet d'advenir, c'est ce qui le présentifie dans le discours; il s'agit donc d'une métaphore. Si l'enfant ne perçoit pas que l'Autre est manquant, il ne pourra pas *advenir*; il restera *objet* de l'Autre. La métaphore paternelle permet que le sujet s'extirpe de la jouissance de l'Autre et entre dans l'ordre symbolique. À la « jouissance », Lacan oppose le néologisme « J'ouïs sens » pour désigner ce passage qui marque la possibilité pour le sujet de recevoir le sens du lieu d'un « je » plutôt que d'y être coincé, assujetti à l'Autre. Cette trajectoire est résumée de manière limpide par Michèle Aquien :

Comme le futur névrosé, celui qui va avoir une structure psychotique dispose, lors du premier appel à l'Autre, d'un premier signifiant (S₁) pour le représenter. Or lui, au moment de la deuxième demande, ne reçoit pas de réponse. Il y a non pas absence, mais carence, ce que Lacan appelle *forclusion* du signifiant du Nom-du-Père (S₂), donc du signifiant du manque dans l'Autre. Dans ces conditions, l'articulation signifiante ne peut se faire, et le psychotique ne se présente qu'avec ce qui était parlé avant sa naissance et tout le discours qui l'a entouré (les S₁). Ce manque d'un signifiant met en cause le rapport à l'ensemble de l'organisation signifiante pour le sujet. C'est avec cela que le psychotique essaie de se construire autour de cette béance du Nom-du-Père²⁰.

Ni Bouchard, ni son écriture, ni même ses personnages ne relèvent de la psychose. D'ailleurs, s'il est une structure psychique à même d'éclairer certaines modalités de l'écriture de Bouchard, ce n'est pas celle du psychotique, mais plutôt celle du névrosé obsessionnel (j'y reviendrai plus loin). Le névrosé obsessionnel est celui qui ne se satisfait pas de ce qui apparaît comme le leurre de la métaphore paternelle et qui, du lieu de son obsession, en interroge les signifiants. Il faut en finir avec l'idée d'une régression dans l'écriture

20. Michèle Aquien, *Poétique et psychanalyse. L'autre versant du langage*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Investigations stylistiques », 2016, p. 175.

qui mène trop souvent les critiques à prophétiser « notre » disparition ; je pense par exemple aux propos d'Yvon Rivard à l'égard du succès de *Prochain épisode* (1965) : « Tel est le héros en qui nous nous sommes reconnus, tel est le héros qui nous habite et dont nous devons nous libérer sous peine de disparaître, emportés par ce vaste mouvement nostalgique, régressif, qui nous ramène constamment au commencement du monde, au bout du monde, à la recherche de l'unité perdue, de la perfection originelle²¹ ». L'analyse de *Mailloux* et de *Numéro six* me permettra de lever cette confusion et de distinguer la régression du désir de mettre en récit le premier temps de la symbolisation.

La « première échappée », ou la séparation du corps maternel

« *Ouverture. Où l'on entend Jacques Mailloux conter sa première échappée; sa mère monstre; son sauvetage à l'aide d'une pelle* » (M, 9). Voilà l'intertitre de la première histoire de *Mailloux* où un narrateur raconte deux souvenirs de son origine. Je propose dans un premier temps de lire cette histoire à partir des registres *réel*, *imaginaire* et *symbolique* dont le nouage est mis en récit, « mythifié » par Lacan dans son célèbre « stade du miroir²² ». Si le récit du père de la horde, dont il sera question au chapitre suivant, est un « mythe freudien », celui du stade du miroir est un « mythe lacanien », c'est-à-dire qu'il constitue un récit de l'origine qui cherche également à expliquer la manière dont le sujet accède à l'ordre symbolique. Le stade du miroir, « stade préparatoire à la structuration de l'Œdipe²³ », est le moment où l'enfant, entre six et dix-huit mois, dans le miroir, voit l'image unifiée de ses morceaux de corps, image qui ne correspond pas du tout à ce qu'il éprouve, mais qu'il doit tout de même assumer pour devenir sujet. C'est

21. Yvon Rivard, « Confession d'un romantique repentant », dans *Le bout cassé de tous les chemins*, Montréal, Boréal, 1993, coll. « Papiers collés », p. 20. Cité dans Martine-Emmanuelle Lapointe, *Emblèmes d'une littérature. Le libraire, Prochain épisode et L'avalée des avalés*, Montréal, Fides, coll. « Nouvelles études québécoises », 2008, p. 190-191.

22. Jacques Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 93-100.

23. François Peraldi, *La mort. Séminaire 1985-1988*, Montréal, Liber, coll. « Voix psychanalytiques », 2010, p. 192.